

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

POPAUL

et

« *LE P'TITVENDEUVROIS* »

Christian Moriat

Chapitre 1

LA PYRAMIDE

Nous sommes sur la terrasse du manoir. Il y a Luana, Cocaude, le gros Porcheron, Pépette Melquière, la grande Raymonde et moi.

Plus loin. Mais pas trop. Le bébé Josette joue. Dans son parc. Avec ses cubes. Sa mère Amélie nous ayant demandé de le surveiller. Comme de l'huile sur le feu. Tellement l'enfant est pénible. Pendant qu'elle, elle est partie au pain. Merci du cadeau.

La première est en train de tresser un bracelet. Avec de la cordelette. Pour l'offrir à Victoire, notre bonne. Histoire de la récompenser. Pour ses entremets à la fleur d'oranger et au sésame – un pur délice ! –. Le second bâille à s'en décrocher les mâchoires – il se barbe ! –. Le troisième dévore une boule de coco. Car il est morfale – sa mère l'ayant interdit de gâteaux, vu qu'il prend du gras –. La quatrième a amené ses taches de rousseur avec elle – je les ai comptées ; il y en a soixante et onze –. La cinquième est venue. Péniches¹ aux pieds. Et toutes dents dehors.

Quant à moi, je suis en train de chercher ce qu'on pourrait faire. Vu qu'on est jeudi. Et qu'on n'a pas caté. Rapport au curé. Qui a une crise de « foi ». Quant à la sœur qui est responsable des filles, elle a été appelée. En urgence. Pour faire une piqûre aux fesses de Suzanne – la vieille fille qui tient l'harmonium –. Elle a ses coliques néphrétiques qui la reprennent. La faute à un coup de froid. Qu'elle a attrapé hier au soir. À l'église. Quand elle a fait répéter les demoiselles du chœur de chant.

La pauvre ! Elle se donne à fond. Mais elle est mal récompensée. Elle a beau multiplier les répètes, la chorale ne fait guère de progrès. Même que ça fait plus d'un mois que ses membres sont toujours sur le même morceau. La faute aux sopranos. Dès qu'elles attaquent le second octave, ça coince. Résultat des courses : Elles chantent comme des altos. D'après Cocaude. Qui maîtrise bien le sujet. Puisque sa mère en fait partie.

Ce n'est pas encore demain, qu'elles pourront s'inscrire au Crochet radiophonique de Zappy Max et Marcel Fort. Sur radio Luxembourg. Certaines en rêvent. Hélas, pour elles. C'est cuit d'avance. Mais on n'ose pas leur dire. Il ne faut pas leur enlever leurs illusions. De plus, « ça les occupe ; pendant ce temps-là, elles ne font pas de bêtises. » C'est la comtesse qui dit ça.

Pourtant, ils l'avaient annoncé à la TSF. Qu'il allait geler cette semaine. Pour une fois qu'Albert Simon ne s'était pas trompé.

Par contre, il est onze heures du matin. Depuis, le temps s'est réchauffé. Le ciel est bleu comme mon pull. Le soleil donne. Il n'y a pas de vent. Et les hirondelles volent si haut que la pluie n'est pas pour bientôt. Bref ! La météo est aussi capricieuse que le bébé Josette. Même que, si ça

1. Chaussures (argot)

continue, on va attraper une insolation.

J'ai passé mes doigts entre le col de la petiote et son dos. La gamine est en sueur. J'ai dû lui mettre un couvre-chef.

Pour me récompenser, elle a jeté ses cubes. Par dessus son parc. Il y en a qui ont atterri en bas des marches. Que Pépette et Raymonde lui ont ramenés. Une fois ou deux. Car elles sont sympas. Mais la loupiote continue d'en balancer. Vu qu'elle trouve que c'est rudement rigolo. Comme jeu.

À force, les filles ont fini par se lasser.

– Ça suffit, qu'elles ont rouspété. En lui faisant les gros yeux.

Alors, le bébé d'Amélie s'est mis à brailler.

Comme Luana est patiente avec les enfants, elle l'a prise sur ses genoux. Puis elle a chanté « *Totte trotte mon bidet* ». Et à chaque fois que l'animal fait des pets, elle la fait sauter. Hop là ! Et la gamine de rigoler aux éclats. En répétant :

– Encore ! Encore !

Ma petite camarade est lessivée.

– La comtesse, elle en a un, de bidet. Dans sa salle de bain. Croyez-moi si vous voulez, mais jamais je ne l'ai vu lâcher un pet. C'est pourquoi je trouve la chanson complètement idiote. Et le bébé Josette aussi –.

Heureusement que le p'tit Louis n'est pas là. Sinon, ce serait l'enfer. – P'tit Louis, c'est le gamin de Victoire, la bonne. Qui cumule les emplois de cuisinière et de femme-à-tout-faire –.

C'est surtout Marcel qui s'en occupe. Et un peu ma grand-mère. Mais pas trop. Parce que des gosses, ça remue. Pourtant, le même est bon garçon. Mais il ne faut pas qu'ils *soyent* tous les deux ensemble. Sinon, ils pourraient se fritter. Parce que, la Josette, il faut qu'elle commande. Alors que l'autre ne demande qu'une chose : qu'on lui fiche la paix. C'est qu'avec lui, pas un mot plus haut que l'autre : « Areu ! Areu ! ». Qu'il répète à longueur de temps. Comme un perroquet. Sinon, c'est la crème des crèmes.

Une fois, on les avait mis tous les deux dans le parc. On se serait cru à Verdun. Tous les jouets volaient par dessus bord. Rapport à leur caractère. Qui n'est pas le même. Tout ça, c'est la faute de Joe. L'Américain aux dents phosphorescentes. Lequel se mire dans sa gosse. Résultat : elle est infernale.

Je regarde autour de moi. Maintenant, silence complet. Josette s'est assoupie. Complètement crevée. On entend juste le léger grignotis d'un Porcheron. À la barbe blanche. En train de s'enfiler sa boule meringuée. Puis qui finit par réclamer :

– À boire.

– Va à la cuisine, que je lui fais. Demande un verre à Victoire.

– Elle a du sirop d'orgeat ? qu'il a le toupet de réclamer.

– Tu verras bien.

(Je sais qu'il n'y en a pas. Vu que je n'aime plus ça. Mais il est tellement tannant, que je préfère me taire.)

Ouf ! Le voilà parti. Bon débarras.

– Ouais... Ouais ouais..., finit par lâcher le fils du libraire. En n'arrêtant pas de bâiller – à force, ses mâchoires, elles vont finir par dégringoler par terre –. À quoi qu'on pourrait jouer ?

– T'es toujours scout ? que je questionne.

– Ouais.

– Moi je suis toujours Âme Vaillante, fait remarquer la Grêlée. Laquelle veut se manifester. Par peur d'être oubliée.

– Moi, je n'en fais plus partie. Ma mère m'a dit qu'il y avait assez de choses à faire à la ferme. Qu'elle nous apprend, la Raymonde.

C'est vrai qu'elle doit seconder sa maternelle. Laquelle n'y arrive plus avec sa marmaille. Parce que, chez eux, ils ont des vaches. Et toute une ribambelle de loupiots. Encore à la mamelle. Et qu'il faut traire trois ou quatre fois par jour. (Je parle des bêtes, pas des petiots.)

– Si tu t'ennuies, qu'elle fait remarquer à l'ami Cocaude, t'as qu'à faire ta BA. Ça t'occupera.

– C'est fait. Hier, j'ai aidé mon père à coller des affiches de Poujade¹. Ça suffit comme ça.

– Beaucoup ?

– On en a mis partout. Jusque au lavoir. Et sur le mur du cimetière. Me v'là tranquille pendant deux mois.

Pépette, qui est allée acheter du moût pour son chat, déclare que c'est trop facile. Alors qu'elle, sa BA, elle l'a faite. En allant chez le boucher.

– Ton moût. C'est toi qui l'as payé ? qu'il lui demande. Surnoisement.

– C'est Maman.

– On dira ce qu'on voudra. C'est tout. Sauf une BA.

– Oui. Mais moi, j'ai beaucoup marché. Même que j'ai fait tout le tour des bouchers de Venduvre. Car les premiers, ils n'en avaient pas. J'ai fini par en trouver. Minette était bien contente. Quand elle vu son assiette. Elle m'a léché la main. Pour me remercier.

– Ça, c'est bien une BA, approuve Raymonde. Experte en la matière. Laquelle adore les animaux – sauf les vaches, qu'il faut tout le temps traire –. Par contre, elle adore les petits veaux. Mais ceux-là, on ne les traie pas.

– Ferme-la, qu'il rouspète le malpoli. On ne t'a pas demandé l'heure qu'il est.

(Il faut lui pardonner. Ses parents sont comme Joe. Ils lui laissent tout faire. À leur gamin. Même que ça les fait rire. C'est pourquoi il a tendance à répondre. Ils verront quand il sera plus grand. Après, ce sera trop tard.)

Et tous les trois de se mettre à bouder.

Avec les amis, ça part toujours en sucette. Dès qu'ils s'ennuient. C'est plus fort qu'eux.

C'est alors que je décide d'intervenir.

Je prends les cubes du bébé Josette. Les empile. En laissant un petit jour entre eux. Tout en décalant à chaque fois, d'un demi-cube, la rangée supérieure. De façon à réaliser une pyramide.

Monsieur « Je-sais-tout » de se moquer :

– Voilà Popaul qui rabêtit. Bientôt, il va finir dans le parc. Avec la p'tiote.

Du doigt, je désigne un des cubes qui se trouve en bas. Et lui dis :

– Retire-le. Sans faire tomber les autres. Si t'es malin.

– Hein-ein-ein ! qu'il me fait.

Comme Pépette m'a à la bonne, sur un ton catégorique, elle affirme :

– Lui, Popaul, il peut.

Je suis obligé d'avouer que, moi aussi, j'en suis incapable :

– Pourquoi ? Pourtant, les cubes de chaque rangée ne se touchent pas, que j'explique, encore.

– Ça n'empêche. Tout va se casser la g... rétorque Cocaude. Qui est rudement mal embouché, aujourd'hui.

Mon intervention, pourtant, l'interroge :

– Et alors ? Qu'est-ce que tu veux prouver ?

Ce que je veux lui montrer. C'est qu'il est stupide de faire la tête. Et qu'il faut être gentil avec

1. Pierre Poujade : homme politique et leader syndical (1920-2003). Défenseur des commerçants et artisans.

les copains. Même quand on en a plein le dos. Parce qu'on s'enquiquine. Car on a tous un rôle à jouer. Sur terre. Vu qu'on a trop besoin des uns des autres. Pour vivre.

Les cubes, c'est nous... Qu'un seul refuse de remplir son rôle et c'est la cata. La pyramide s'écroule.

– J'aime le p'tit Popaul. Il parle bien, applaudit Pépette.

– C'est comme en amour, que j'enchaîne. Tu te maries. T'as des enfants. Tu te barres. Il n'y a plus de famille.

– C'est vrai, reconnaît la grande Raymonde. Un jour, Papa est parti. J'ai eu beau aider Maman. À la ferme, on n'y arrivait plus. Même qu'avec mes frères et sœurs, je n'avais plus le temps d'aller à l'école. Vu qu'il fallait s'en occuper. Heureusement. Deux mois après, il est revenu. Après, ça allait mieux.

– Qu'est-ce qu'il a fait ton père ? Pendant qu'il a été parti ?

– Il ne nous l'a pas dit.

– Moi, je sais, qu'il insiste, Cocaude. Histoire de faire son intéressant. C'est la mère Panard qui nous l'a raconté, une fois. En venant acheter le journal. À la librairie. Même qu'elle a dit qu'il ne fallait pas le répéter. Il paraît que c'est pas beau.

– Pff ! J'm'en fiche, soupire l'intéressée, philosophe. De toute façon, tout le monde est au courant, alors...

Soudain, c'est la révélation. En observant cette pyramide, avec attention, notre « *esprit fort* » vient de découvrir quelque chose. Qu'on n'avait pas vu :

– Pour moi, la première rangée, c'est la base, qu'il dit. Le petit peuple des commerçants et artisans. Qui croule sous le poids des nantis.

– Et celui qui est tout en haut, c'est Poujade, que je ne peux m'empêcher de faire remarquer.

– Exac-te-ment.

– Seulement, lui, il ne porte rien. Il se laisse porter.

L'ami Cocaude de bondir. Comme si une mouche l'avait piqué. Il est furax.

– À lui le soleil, que j'enchaîne. Puisqu'il est au-dessus. Et l'ombre pour les autres. Qui sont en dessous.

Mon admiratrice aux taches de son, de se gondoler:

– Sacré Popaul ! Il a toujours la réponse.

Ce qui déplaît à notre ami. Qui n'accepte pas qu'on se moque de l'idole de son père :

– Vous êtes tous des méchants. Quant à toi, Popaul, t'es pas marrant. T'es aussi bolchevique que ton vieux. Vous avez de la veine que mon pater ne soit pas là. Sinon, il vous f...trait son poing dans la g...

Luana le calme, en lui faisant remarquer que dans la vie – c'est vrai –, il faut toujours un chef. La preuve. Dans une famille, c'est le père. Au CC¹, c'est le directeur. À Vendœuvre, c'est le maire, monsieur Muselier. En France, c'est le général de Gaulle. Et sur Terre comme au ciel, c'est le Bon Dieu.

– C'est évident, conclut le fan du leader syndicaliste. Ravi qu'elle lui donne du grain à moudre.

Comme je ne veux pas envenimer la situation, j'évite de rappeler qu'il y a des chefs. Qui font des boulettes. Comme Muselier. Qui a failli nous faire cramer. En mettant le feu à la cabane de l'ex Pousse-Cailloux. Alors qu'on était dedans. Mais je préfère me taire.

C'est alors qu'on entend des cris. Du côté de la cuisine. Et qu'on aperçoit un Porcheron. En sortir précipitamment. Vert comme un Martien. Chassé par le balai d'une Victoire. Rouge. Comme le téléphone du même nom.

– Qu'est-ce qui s' passe ? qu'on questionne.

– « Qu'est-ce qui s' passe ? » « Qu'est-ce qui s' passe ? », qu'elle répète la bonne. Furibarde. Il y a que ce M^ossieur vient d'envoyer une fusée. Sur le carrelage. Que je viens juste de nettoyer à grande eau. Je n'ai plus qu'à recommencer.

– J'l'ai pas fait exprès, qu'il répète. J'l'ai pas fait exprès. J'avais mal au cœur. C'est parti tout seul.

Bref ! Le Gros est encore en train de se faire remarquer.

M'étonne pas de lui ! On aura beau faire. Cet oiseau-là, jamais on ne pourra le remettre d'équerre. Autant demander à un chauve de se tresser des nattes.

– C'est pas ma faute, qu'il fait, piteusement.

Sur ce, chacun de regagner ses pénates. En se promettant de se retrouver. Dimanche prochain. Au ciné du curé. En espérant deux choses...

La première : que d'ici là, ce dernier ait retrouvé la « foi ». Puisque c'est là qu'il avait mal.

La deuxième : que le Brioché ait retrouvé ses couleurs d'origine.

Chapitre 2

AU CINÉ DU CURÉ

Monsieur Vincent. C'est le titre. Avec Pierre Fresnay, dans le rôle de Saint Vincent de Paul. Un film pour moi. Taillé sur mesure. Vu que je m'appelle Popaul. Sûr que c'est un ancêtre à moi. Avec une particule en plus. Alors que ma grand-mère, qui est comtesse, n'en a pas. Mais ça va se faire.

Puis il y a aussi Lise Delamare, qui joue. Avec Harry-Max et Jean Carmet. – Celui qui tient le rôle de Gaston Duvet. Dans la famille Duraton. Qu'on entend tous les soirs. Sur Radio Luxembourg –.

Personnellement, j'aurais préféré « *Davy Crockett et les pirates de la rivière* ». Avec le terrible Mike Fink. Le roi de l'arnaque. Qui mange son chapeau. Quand il fait des paris. Et qu'il les perd.

D'abord, parce qu'il y a des Indiens. Et parce que les Indiens, je les aime bien.

Mais on ne me demande jamais mon avis. À moi.

En fait, J'ai tout compris. Le film projeté par le curé dépend de ce qu'a rapporté la quête. À l'église. C'est Porcheron qui m'a expliqué tout ça. Il connaît bien la question. Vu qu'il est enfant de chœur.

Si c'est un navet, c'est la faute à des gens comme moi. Qui ne vont pas souvent à la messe. Après, ça fait des sous en moins. Forcément. Car c'est autant d'argent en moins. Qui ne tombe pas

dans la poche de l'homme en noir. Or, comme les westerns coûtent bonbon. Puisqu'ils viennent d'Amérique. Qu'il faut payer le transport. La TVA qui va avec. Et tutti quanti. Bref ! Financièrement parlant, il ne peut pas suivre. CQFD.

– Encore ! qu'il se récrie le Cocaude. On l'a déjà vu. Puis, c'est cloche.

(C'est aussi le nom du réalisateur, qui s'appelle Maurice.... Maurice Cloche. Ça ne s'invente pas.)

– C'est un chef-d'œuvre, se défend monsieur le doyen. On ne s'en lasse pas.

– Moi si. La prochaine fois, j'irai au cinéma du *Café de Paris*. C'est mieux.

– Mais tais-toi donc ! lui fait Mini-Même. Histoire de lui rabattre son caquet.

Et notre ami de lui répondre :

– Tu vas voir à la sortie !

(Heureusement que monsieur le curé n'a pas entendu. Sûr qu'il n'aurait pas supporté. Car sa patience a des limites. Même que parfois, il fiche des claques.)

Mais notre blasé a tort, que Luana lui fait remarquer. « Avec un Pierre Fresnay élu meilleur acteur au Festival de Venise. Et un réalisateur nommé au *Lion dort*¹. Sans oublier l'*Escarre*² du meilleur film étranger. Excusez du peu. Ça vaut le coup de le revoir. »

Il n'y a que Porcheron, le Brioché de service, qu'on n'entend pas. Il est en train de s'acheter des roudoudous³, du CocoBoerrs⁴, des Carambar, des Masques noirs⁵ et des bonbons rock aux décors de fleurs et de fruits. Au près de mademoiselle Suzanne. Qui va beaucoup mieux. Depuis que la sœur lui a fait des piqûres. C'est celle qui s'occupe du caté. Côté filles. Au début, j'ai eu très peur pour Luana. Laquelle m'a juré qu'elle ne sortait jamais sa seringue. Pendant les cours. Même quand elles ont des trous. Au moment de réciter leurs prières. Alors, j'ai été rassuré.

Pour en revenir à notre vendeuse de bonbons. Avec un Porcheron qui a droit aux sucreries. Mais pas aux gâteaux. Elle n'a pas le temps de mollir. D'autant plus qu'il faut couvrir les frais de location du film. C'est pourquoi on nous le passe deux fois. En huit jours.

Sans faire de savants calculs. Avec des clients comme le Gros, l'homme à la soutane devrait pouvoir s'en sortir. Voire faire du bénéf.

– Lumière ! hurle le fils du libraire. Que le film n'intéresse pas. Mais qu'il veut voir, quoi qu'il en soit.

Ça y est. Ça commence...

Malgré la marchande de bonbons-chocolats-caramels. Qui n'a pas eu la présence d'esprit d'éteindre. Rapport au morfale. Qui réclame encore un esquimau.

Elle lui répète qu'elle n'en a pas. C'est pourquoi il veut compenser en achetant des Jésus à la meringue. Car il s'est aperçu qu'elle en a tout un stock. Qui lui reste sur les bras. Depuis le Noël dernier. Même qu'ils sont durs comme du chicotin. Elle l'a prévenu.

– Je ne croque pas. Je suce, qu'il lui répond :

Ce qui la fait rire.

Il finit enfin par se rabattre sur les berlingots. Quand il aperçoit des fudges⁶ à la vanille. Puis des soucoupes à la poudre⁷.

– J'hésite, qu'il dit encore.

1. et 2. Popaul veut dire : « Le Lion d'or » et « L'Oscar ».

3. Coquillage à l'intérieur duquel on trouve du sucre aromatisé à sucer.

4. Petites boîtes rondes et bombées en métal, contenant une poudre de réglisse marron, qu'on goûte avec le doigt ou la langue.

5. Réglisse parfumé à la violette, ayant la forme d'un masque noir.

6. Carrés de caramel à la vanille.

7. Poudre contenue entre deux soucoupes de papier azyme bombé, qu'on aspire avec une pipette.

– Pas trop quand même, qu'elle fait.
Pendant ce temps-là, nous, on crie :
– Lumière ! Lumière !

Ouf ! Mademoiselle Suzanne vient de couper l'interrupteur.

C'est le noir complet ! On va enfin pouvoir suivre la vie de Saint Vincent de Paul. Tranquillement. (Certainement un vieux cousin à moi. Mais je n'insiste pas. Puisque je viens d'en parler. N'empêche que je suis très fier. Et qu'après le film, il va falloir que je mette les copains au courant. Ils vont en bâiller bleu. Sûr qu'ils n'ont pas fait le rapprochement.)

– Aïe, mes pieds !

(Ça, c'est Porcheron qui essaie de regagner sa chaise. En remontant toute la file. Vu qu'il a voulu être en plein milieu de la salle. Pour mieux voir. Ce qui n'est pas le cas en ce moment. Où on n'aperçoit que son ombre. Qui s'étale sur l'écran.)

– Assis ! qu'on ronchonne de nouveau. (Mais pas trop fort. Pour ne gêner personne.)

Enfin ! Ça y est ! Il a trouvé sa place. Tiens ! Comment ça se fait ? Il est assis à côté de la Petite. Ça m'a échappé. J'aurais dû faire plus attention tout à l'heure. Car le Gros, il a les mains baladeuses.

Je sens que cette séance de cinéma va être un calvaire. Pour moi. Avec un œil sur Fresnay. Et un autre sur mon « sans- gêne ».

En attendant, voilà l'histoire :

On est en 1 617. L'abbé quitte la famille de Gondi. Où il était précepteur. Tellement il en a soupé des Sangs Bleus. Et des noms à tiroirs. Pour gagner Chatillon. Sa nouvelle paroisse, dans les Dombes.

Le presbytère n'est pas terrible. Pas de douches. Pas de bidets. Avec la cabane au fond du jardin. Pour faire pipi. Et il doit tout remettre en état.

Hélas ! Il n'aura pas le temps. La faute à la peste qui s'abat sur la région. Tout de suite, le gouvernement, qui n'a rien vu venir, est à la ramasse. Vu qu'on n'a ni masques, ni vaccins sous la main. Aussitôt, on est dans le cambouis. Et la France entière est *en état d'urgence sanitaire* – merci Cocaude ; je ne connaissais pas ces mots-là –. Bref ! Les gens du village se calfeutrent. Ils ont trop peur de la contagion. On ne s'occupe même plus des malades. Lesquels meurent les uns après les autres. Parce qu'il n'y a plus de places en réa. Que les gens ne respectent pas la *distanciation sociale* de un mètre minimum – merci Cocaude –. Et que le roi a oublié de fermer les frontières. Puis de commander des masques de protection aux Chinois. Bref ! C'est la misère noire. Les commerces sont fermés. Les bistrotts et les auberges ne sont pas près de rouvrir. Plus de pâtes dans les magasins d'alimentation. Plus de sucre en morceaux. Plus de riz. Plus de papier toilette. (Nous on s'en fiche, on a des journaux pour s'essuyer ; même qu'avec l'encre, on peut lire les nouvelles sur nos petits petits moulins à vent ¹.) Et plus de boulot – les gens étant au chômage partiel –. Même que le télé-travail est impossible. Vu qu'à cette époque-là, internet n'a pas encore été inventé. Bref ! Tout le monde est dans une panade pas possible.

(Crr ! Crr ! Ça, c'est monsieur Pénible. Il est en train de croquer des bonbons. On a un rat, dans le grenier. Il fait le même bruit. Sauf que ce ne sont pas des Carambar qu'il boulotte. Lui, c'est le plancher. Et c'est nettement moins bon...)

C'est horrible. Il y a des cadavres plein les rues. On ne les ramasse même plus. Tellement il y en a l'herbe. L'abbé fait tout ce qu'il peut. Pour soigner les pauvres. Au péril de sa vie. Le tout, sans masques FFP2.

1. Postérieurs (Argot)

(Css... ! Csss ! Cette fois, c'est du papier froissé. Le bougre va bientôt venir à bout du paquet. Ne reste que deux bonbons à l'intérieur. Il est vrai qu'il est interdit de gâteaux – « Régime ! Régime ! » lui a répété sa mère –. Vu que les poudingues, ça fait grossir. À cause des raisins et des fruits confits. Qui sont dedans ...Css... ! Csss... !)

Un coup d'œil du côté de Luana m'apprend qu'elle est en larmes. Même que je suis obligé de lui prêter mon mouchoir de Mickey. Vu que le sien, il est tout trempé.

– Merci Popaul, quelle fait. En se mouchant très fort.

Heureusement pour le bon saint. Louise de Marcillac, une noble du pays, se propose de lui donner un coup de main. L'abbé accepte. Car il est dépassé par les événements.

D'autant plus que les gens lui jettent des pierres. Ce qui est très méchant. Parce que ça fait mal. Même qu'un jour, Cocaude m'en avait envoyé une. J'en ai encore la marque. Sur le front. Encore un peu et je la recevais dans l'œil. À cause de lui, j'aurais pu être aveugle des deux yeux. Fin de la parenthèse.

(– Tu veux un Masque noir ? propose l'animal. À ma petite amie – mais tout doucement, pour ne pas que j'entende ; vu qu'il n'aime pas donner –. C'est bon. C'est comme du Zan.

– Non. Merci, qu'elle répond. Alors que mon mouchoir est à tordre. Même que je regrette de ne pas lui en avoir apporté une pile. Il y en a plein qui ne font rien. Dans l'armoire.

– Tiens ! qu'il insiste.

– Puisqu'elle t'a dit qu'elle n'en voulait pas, que je lui lance. D'un ton sec.

– Oh la la ! Quel caractère !)

Le comble. C'est quand une dame de charité refuse de s'occuper d'un bébé-du-péché (?). Alors que sa maman est mourante. L'abbé est en pétard.

– Est-ce que ce n'est pas la volonté de Dieu que de tels enfants meurent ? qu'elle a le culot de lui faire remarquer.

Après avoir pris une bonne goulée d'air. Histoire de se calmer. Le saint homme de rétorquer :

– Madame, quand Dieu veut que quelqu'un meurt, pour le péché, il envoie son fils.

Et tac !

Même mademoiselle Suzanne pleure au-dessus de son panier de bonbons. Ce qui risque de transformer ses caramels durs en caramels mous. Et ses soucoupes de papier azyne en papier buvard.

Quant à notre projectionniste, il a les yeux rouges. Comme le feu du même nom. Celui que Bernard Ricard grille couramment. Quand il conduit la comtesse à Troyes. Chez son marchand de carreaux¹.

Voilà Vincent de Paul convoqué par le chancelier Séguier. Qui lui conseille de se calmer. Car, il prétend que la pauvreté, c'est du flan. Et que tout ce qui arrive, c'est de sa faute. À lui, Vincent.

La salle entière est en transes. On hurle :

– Ouh ! Ouh !

Pendant qu'on entend la voix pointue de monsieur Cocaude dire tout fort :

– Avec Poujade, ça ne serait jamais arrivé.

Ce qui fait pâlir notre curé. Qui n'aime pas les Extrêmes.

(– « Pourquoi faut-il se méfier des sirènes au volant ? », demande le Brioché à ma petite camarade. En lisant une devinette sur un papier de Carambar... Langue au chat... ? « Parce qu'elles font des queues de poisson ». Et le voilà qui rit comme un bossu. En se tapant sur les cuisses.

– Une autre : « Quel est le comble de l'électricien... ? »

Tu trouves pas ? Facile ... ! « C'est d'avoir des ampoules aux pied ». Ah ! Ah ! Ah ! Elle est bien bonne celle-là.

– *Encore une. Pour la route : « Quelle est la différence entre la lettre A et un clocher... ? »*)

– Chuutt ! crie la marmaille, à cran.

– Qui c'est qui fait du bruit comme ça ? s'insurge monsieur le curé ?

– C'est le Gros, balance le fils du libraire.

Et notre curé de se tromper :

– Tu vas voir le Gros... Euh ! Porcheron ! Si cela ne t'intéresse pas. Tu n'as qu'à aller dehors. Le perturbateur est tellement vexé qu'on ne l'entend plus. Ouf !

Après, Saint Vincent est nommé aumônier des galères royales. Par Richelieu. Pour le récompenser... Cadeau empoisonné. Vu que là encore, il rencontre tout un tas de sadiques. Parmi les gardes-chiourme. Lesquels fichent des claques aux rameurs. Ou les battent avec un grand martinet. Résultat des courses ! Les galériens s'évanouissent. Parce que ça ne leur fait pas du bien. Même que certains ont le dos bien arrangé.

La Petite a mis ses mains devant les yeux. Tellement les images sont insupportables. Heureusement que le bon Vincent de Paul est là pour les soigner. Même qu'il remplace un pauvre forçat. Qui a un terrible coup de pompe. Tout ça à cause du boulot. Qui est crevant. Puis des brutes qui frappent trop fort.

(– Popaul... ! Porcheron, il a passé son bras autour de ma taille. Et il ne veut pas le retirer, qu'elle m'informe, la Petite.

Ah, celui-là ! C'était à prévoir. Commence par me gonfler.

– Flanque-lui une gifle.

– Je ne peux pas. Il va se mettre à hurler, qu'elle me fait, à voix basse. Parce qu'il n'est pas sourd.

Pas moyen d'être au calme, avec un être pareil !

– Prends ma place, que je décide. Avec moi, il n'osera pas.

C'est ce qu'on fait. Maintenant elle est tranquille. Et moi aussi. Qui le fusille du regard.)

Après saint Vincent meurt. Et pour le remercier, on le canonise. Mon rêve. Même qu'il y a peu, je voulais être un saint. Et porter une auréole. Ça ne s'est pas fait. Mais il s'en est fallu que de la façon. Il m'a juste manqué d'un petit peu de temps.

Bref ! Quand mademoiselle Suzanne rallume. Nos yeux sont encore plein d'images. Même qu'on a du mal à revenir à la réalité. Restent encore les larmes qui coulent sur nos joues. Et qu'il faut éponger. Pas facile pour moi. Qui n'ai plus de mouchoirs. Vu que j'ai prêté le mien à Luana. Qui a oublié de me le rendre. Tellement elle ne sait plus où elle en est. De toute façon, comme dessus, il n'y a pas un poil de sec, maintenant, il ne sert plus à rien.

À Cocaude, le mot de la fin :

– C'était un chouette film.

Ce à quoi Mini-Môme de lui répondre qu'il ne sait pas ce qu'il dit.

– Tu veux que je t'en colle une? qu'il lui demande, l'enfant gâté. En lui montrant sa main. Grande ouverte.

Et le petit de prendre ses jambes à son cou. Car, de toute évidence, il n'y tient pas.

A SUIVRE